



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne

BIFAO 30 (1931), p. 131-151

Alexis Mallon

L'origine égyptienne de l'alphabet phénicien.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711707	????? ?????????? ?????? ??? ?? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
???	????? ?? ??????? ?????? ?? ??????? ?????? ????????????	
????????? ??????? ?????? ?????? ?? ?? ??????? ??????:		
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène

L'ORIGINE ÉGYPTIENNE DE L'ALPHABET PHÉNICIEN

PAR

M. A. MALLON.

I. — L'EMPRUNT ET SES MODALITÉS.

Les inscriptions de Byblos en caractères archaïques, tout spécialement celles du tombeau d'Ahiram, ont donné un renouveau d'actualité à la vieille question de l'origine de l'alphabet phénicien. Toutefois, les nouveaux documents n'ont pas projeté sur le sujet une lumière telle que du coup la discussion ait pris fin et que le problème ait été définitivement résolu. Après comme avant, les avis restent partagés. L'origine égyptienne de l'alphabet est toujours contestée. Quelques auteurs ont même cru pouvoir affirmer que, loin de l'appuyer, les découvertes griblites se retournaient plutôt contre elle. « Il faut, écrit Dussaud, rendre aux Phéniciens ce qui, décidément, leur appartient. Ils ont été les auteurs d'une des plus grandes inventions de l'humanité, le jour où ils ont rompu délibérément avec les écritures si compliquées qui étaient alors en usage, où ils ont démêlé vingt-deux sons simples permettant de noter les diverses articulations consonantiques de leur langue et où ils ont créé de toutes pièces un système de signes d'une remarquable simplicité dans lequel chaque lettre se distingue à première vue de toutes les autres »⁽¹⁾.

La filiation égyptienne, proposée depuis déjà bien longtemps par E. de Rougé⁽²⁾, est en particulier éliminée pour des difficultés qui surgiraient de la

⁽¹⁾ *Les inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahiram (Syria, V, 1924, p. 155).*

⁽²⁾ *Mémoire sur l'origine de l'alphabet phénicien, Paris, 1874.*

graphie des textes giblites. Sans être aussi affirmatif, le Dr Contenau n'est pas loin de partager cette manière de voir⁽¹⁾.

Aussi bien, même après la découverte de Byblos, a-t-on pensé qu'il était utile de chercher la solution ailleurs, et les caractères sinaitiques nous sont-ils présentés comme les prototypes des alphabets sémitiques du Nord et du Sud⁽²⁾.

Malgré cette défaveur, le P. Ronzevalle a eu le courage de revenir simplement à l'emprunt égyptien en l'entendant même dans le sens le plus strict, « forme graphique, son et nom du signe »⁽³⁾. Écartant résolument tous les autres systèmes, création indigène totale et origines diverses, babylonienne, crétoise, sinaitique, il prouve longuement et magnifiquement que dans les conditions nouvelles de notre information résultant de l'ensemble des découvertes de Byblos, c'est la solution qui s'impose comme étant de beaucoup la plus logique et la plus vraisemblable. Pour lui l'inscription giblite n'a affecté en rien la question des origines : « elle a simplement reculé le problème dans le temps ». Ce recul peut être de « plusieurs siècles ».

C'est aussi finalement l'opinion de Montet, l'heureux explorateur de Byblos qui, après avoir examiné avec soin et dans le détail toutes les nouvelles lettres phéniciennes, ne craint pas d'adopter franchement la thèse d'E. de Rougé et de placer l'origine de l'alphabet dans l'écriture hiératique⁽⁴⁾.

J'étais arrivé à cette conclusion avant le grand ouvrage de Montet. Il m'avait cependant paru opportun d'attendre, pour livrer ces notes, le développement des fouilles et la publication officielle des découvertes de Byblos. Les fouilles sont en cours et chaque campagne nous apporte de nouveaux documents. Tant qu'elles n'auront pas épuisé le terrain, il faut s'attendre à des surprises.

Dans ces conditions, tout système concernant l'origine des écritures sémitiques revêt nécessairement un caractère plus ou moins précaire. Rien n'empêche cependant de mettre en valeur les richesses acquises. Loin d'être défavorable à la thèse de Rougé, elles en fournissent, croyons-nous, la con-

⁽¹⁾ *La civilisation phénicienne*, 1926, 324-325.

⁽²⁾ ALBRIGHT, *A neglected hebrew inscription of the thirteenth century B. C.* (*Archiv für Orientforschung*, V, 151).

⁽³⁾ *Note sur le texte phénicien de la flèche de Rouéissé* (*Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, XI, 334 et seq.).

⁽⁴⁾ *Byblos et l'Égypte. Quatre campagnes de fouilles à Gébeil*, 294-305.

firmation, au moins dans une certaine mesure. Le discrédit où était tombée la thèse de Rougé est injuste, et, avec Montet, nous pensons qu'il faut lui reconnaître une réelle valeur.

D'ailleurs, jusqu'ici, malgré bien des essais, on n'a pas trouvé mieux. M. Charles F. Jean l'a amplement démontré⁽¹⁾. Passant en revue tous les autres systèmes d'emprunt proposés et en particulier l'hypothèse sinaïtique, il établit avec beaucoup de mesure leur fragilité et leur manque de base.

Après cette élimination que reste-t-il? La «création de toute pièce» attribuée aux Phéniciens tient-elle devant les nouveaux documents de Byblos? Montet l'a brillamment démontré, à l'époque où avait eu lieu cette invention, c'est-à-dire entre le Moyen Empire et le milieu de la XVIII^e dynastie, les Gibliites connaissaient et écrivaient l'égyptien. Ils n'avaient pas donc à inventer l'écriture. Elle existait. Et quand ils eurent compris le secret de ces signes mystérieux qui remplaçaient la mémoire, fixaient la parole sur la matière et permettaient de l'envoyer au loin, quand ils voulurent s'en assurer les avantages pour leur propre langue, est-il vraisemblable qu'ils aient fait table rase de tout le système existant, eux les illettrés, les élèves, pour créer un alphabet entièrement nouveau? Non plus que la nature, l'art ne fait de sauts. Le disciple imite son maître.

Simplification et adaptation, formation d'une écriture claire et rapide, tel était leur objectif, telle fut leur œuvre. A ces hommes d'affaires, à ces commerçants, il fallait une cursive; ils la trouvaient dans l'égyptien hiératique qu'ils avaient sous les yeux. Les inscriptions de Byblos sont irréductibles aux hiéroglyphes. Au contraire par leurs formes arrondies elles présentent un tracé qui est précisément le tracé hiératique. Un scribe oriental passerait sans peine de l'un à l'autre. Même marche, de droite à gauche, même mouvement de la main.

Si l'on tient compte de tous les indices historiques et archéologiques, l'origine égyptienne arrive donc de beaucoup au premier rang pour la solution du problème qui nous occupe.

Il est vrai, quand on passe à l'application, quand on confronte la colonne hiératique établie par de Rougé et gardée par Maspero, avec les lettres phéniciennes correspondantes, on constate pour plusieurs signes une assez grande

⁽¹⁾ *Les Hyksos sont-ils les inventeurs de l'alphabet?* (*Syria*, IX, 1928, 278 et seq.).

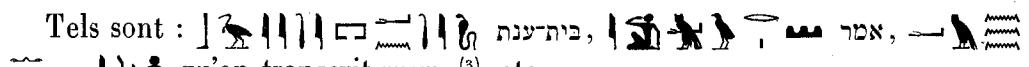
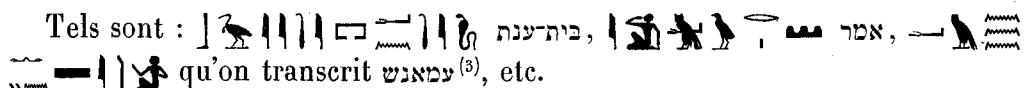
divergence. Mais la difficulté doit-elle nous faire abandonner une thèse qui s'impose par ailleurs? Ne serait-il pas plus logique de chercher si elle ne pourrait pas être supprimée ou du moins atténuée?

Comme Montet l'a déjà fait remarquer, pour terme de comparaison de Rougé était limité au papyrus Prisse, de la XII^e dynastie. Nous avons à notre disposition plusieurs documents allant de la XII^e à la XVIII^e dynastie, époque où certainement eut lieu la formation de l'alphabet phénicien. Les chances d'atteindre les vrais prototypes sont donc sérieusement augmentées. C'est dans cette masse que nous avons cherché⁽¹⁾.

Le nouveau tableau que nous présentons contient plusieurs modifications à celui de Rougé comme aussi à celui de Montet. Notre tâche sera de les justifier. Cette justification est basée sur un trait important de l'écriture à cette époque — invasion des Hyksos et expansion égyptienne en Asie — trait qu'on n'avait peut-être pas suffisamment mis en valeur.

Les nouvelles relations avec l'Orient introduisirent en Égypte nombre de mots sémitiques et ce fut pour les scribes un problème que d'écrire ces mots étrangers dont ils avaient peine à saisir la prononciation et les tonalités si riches. Aussi leurs transcriptions montrent-elles de l'hésitation et des combinaisons nouvelles.

Pour représenter une simple consonne, ils eurent recours à des signes qui en égyptien étaient des syllabiques, parfois même ils en groupèrent plusieurs pour une seule lettre. Assez rares pour le Moyen Empire, les exemples abondent pour le Nouvel Empire. On a appelé cette écriture syllabique, mais à tort comme l'observe justement Burchardt⁽²⁾. Elle n'a en effet de syllabique que l'apparence. En réalité, elle est purement consonantique.

Tels sont :  ,  qu'on transcrit  , etc.

C'est assurément ce genre d'écriture que les Giblites voyaient employer

⁽¹⁾ G. MÖLLER, *Hieratische Paläographie*, I (1909), colonnes 4-12.

⁽²⁾ M. BURCHARDT, *Die altkanaanäischen Fremdwörter und Eigennamen im Aeg.*, II, 259. Je cite ce nom indépendamment de son interprétation, uniquement comme exemple de transcription des mots sémitiques en égyptien.

⁽³⁾ M. BURCHARDT, *Die altkanaanäischen Fremdwörter und Eigennamen im Aeg.*, II, 259. Je cite ce nom indépendamment de son interprétation, uniquement comme exemple de transcription des mots sémitiques en égyptien.

VALEUR.	PHÉNICIEN.	HIÉRATIQUE.	VALEUR.	PHÉNICIEN.	HIÉRATIQUE.
χ	KK	ꝑꝑ	ʒ	ꝑ	ꝑ
ג	gg	ꝑꝑ	b	ꝑꝑ	ꝑꝑ
ל	1	ꝑꝑ]	ꝑꝑ	ꝑ
ת	oo	ꝑ	o	‡	‡
נ	EE	ꝑ	y	o	
ל	yy	ꝑ	נ	ת _{gr}	ת
ת	I	ꝑ	у	ה _{Ab}	ה
נ	日日	ꝑꝑ	ר	ף _M	ף
ע	⊕		נ	נ	נ _B
ׁ	ׁ	ׁ	ׁ	ׁ	ׁ
ׁ	ׁ	ׁ	ׁ	ׁ	ׁ

N. B. — Les lettres marquées d'un point • avaient déjà été proposées par de Rougé. Les autres sont nouvelles.
Pour b, de Rougé donnait une forme tardive, celle du tableau est du Moyen Empire.

par les scribes égyptiens, c'est donc là qu'ils devaient choisir les signes pour leur propre langue.

Dès lors il faut nous attendre à y trouver d'anciens syllabiques égyptiens devenus simples consonnes au moment de l'emprunt.

Ainsi en introduisant ces signes dans le tableau des équivalences, je ne porte nulle atteinte au principe de Rougé, je le conserve dans toute sa force. Les Gébrites empruntèrent aux égyptiens des consonnes ou semi-consonnes, celles dont les scribes eux-mêmes se servaient pour la transcription des mots sémitiques.

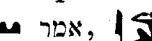
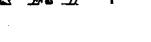
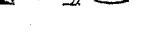
Dans le tableau, j'ai figuré tous les signes hiératiques dans le sens des lettres phéniciennes. Celles-ci s'alignent de droite à gauche, comme dans les papyrus égyptiens. Les signes hiératiques auraient donc été pris tournés à droite. Tel est en effet le cas pour *a*, *d*, *l*, *n*, *p*, *r*; *m* n'offre qu'une différence insignifiante; plusieurs sont pareils dans les deux directions. Les trois signes *b*, *y* et *ṣ*, sont retournés. De Rougé avait déjà admis *b* et *ṣ*. Montet admet *y*⁽¹⁾. Apparemment, cette légère modification, qui fut faite peut-être longtemps après l'emprunt, n'eut d'autre motif que la commodité du scribe. Plus tard, les Grecs opérèrent des retournements et des redressements bien plus considérables.

II. — FORMATION DE L'ALPHABET PHÉNICIEN.

1. N

Le nouveau signe que je propose est la forme hiératique de  (Sinouhit, Prisse et tous les papyrus du Moyen Empire).

Il exprime l'idée d'appeler et entre comme tel, avec  dans l'interjection ou syllabe d'apostrophe . Ces deux mêmes signes, perdant leur sens primitif, ont fini par devenir une simple semi-consonne et servent à écrire les mots sémitiques commençant par *n*. Dans ce cas, on le voit,  n'a absolument rien de déterminatif, il est purement phonétique.

Les exemples abondent et on peut en trouver la liste dans tous les dictionnaires. Soit :     אָמָר  —    אָנָהָרָה  ⁽²⁾, etc.

⁽¹⁾ *Byblos et l'Égypte*, 301. — ⁽²⁾ M. BURCHARDT, *l. l.*, II, 82.

C'est donc bien un son identique à celui de l'aleph sémitique : le léger coup de gosier ou gutturale faible suivi d'une voyelle. Aussi dans le grand *Wörterbuch* égyptien de Berlin a-t-on figuré l'interjection d'apostrophe  par le seul hamzé pouvant se prononcer avec toutes les voyelles.

Cette étonnante conformité montre combien fut étudiée et sérieuse, du point de vue phonétique, l'adaptation opérée par les Phéniciens.

Le signe , il est vrai, n'est pas employé seul, il accompagne toujours . Mais on le sait, le principe même du système phénicien exclut la pluralité des signes. Fidèle à cette règle de simplification, un seul phonème, un seul signe, le scribe giblite devait donc, quand il y avait lieu, choisir et, comme dans le cas présent il avait déjà pris (ou devait prendre)  pour *y*, il n'avait même plus l'embarras de l'élimination.

L'identification ne peut faire de doute; l'inscription de Byblos l'établit avec évidence. L'aleph y paraît neuf fois. Comme l'a déjà observé le P. Ronzevalle, le scribe traçait les «cornes» de deux manières : «Dans la première qui est plutôt rare, les deux barres étaient tracées l'une après l'autre, en partant du point de divergence; dans la seconde, un seul trait de plume, commençant en haut, lui suffisait. De là le fait que, dans le premier cas, les deux traits obliques se rejoignent plus ou moins sur la haste verticale, tandis que, dans le second, ils y forment une courbe ininterrompue parfois très prononcée⁽¹⁾».

Les deux «cornes» portent toujours une légère inflexion à leur extrémité, celle d'en bas est plus accentuée que celle d'en haut.

De plus la courbure centrale ne tombe pas toujours au milieu de la haste mais elle a tendance à descendre à la partie inférieure et jusqu'au pied.

Tous ces détails se retrouvent dans le signe hiératique et la ressemblance est si grande qu'elle semble exclure toute hésitation. L'écart le plus sensible est constitué par la boucle hiératique qui dépasse la haste à gauche. A Byblos la courbure s'appuie contre la haste et ne la dépasse pas. Divergence minime qui ne peut infirmer l'étrange ressemblance des deux lettres. Quand la sinuosité manque (premier type d'aleph), on peut se demander si ce n'est pas une simplification du graveur et si dans la cursive le signe ne présentait pas la boucle à gauche comme dans l'égyptien.

⁽¹⁾ *L'alphabet du sarcophage d'Ahiram* (*Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, XII, 1927, p. 14).
Bulletin, t. XXX.

Est-il besoin d'insister? Nous avons ici, en égyptien et en phénicien, la même lettre, même graphie et même valeur phonétique. Pour un signe de forme si étrange, la coïncidence ne semble pas possible.

2 :

La lettre égyptienne  avait déjà été proposée par de Rougé comme prototype du *bet* phénicien bien qu'il n'en connût qu'une forme hiératique tardive. Montet lui préfère le . La forme hiératique de celui-ci me semble pourtant bien éloignée de la lettre d'Ahiram. Celle du  est beaucoup plus rapprochée, si rapprochée qu'il n'est pas arbitraire de parler d'identification.

La forme générale est celle de la lettre phénicienne. Le pied de celle-ci s'allonge sous la boucle, parfois en ligne horizontale, parfois légèrement relevée. C'est aussi le cas du *b* hiératique tracé d'un seul coup de calame.

Le sommet de la lettre aurait été légèrement modifié. La boucle égyptienne était ouverte, le scribe phénicien l'a fermée et, du même coup, a redressé l'échine. Le tracé devenait ainsi plus facile. Le passage d'une forme à l'autre peut, en outre, s'expliquer par une position intermédiaire dans laquelle l'échine aurait été verticale et la boucle ouverte.

Ce signe est employé pour *bet*, seul ou avec un autre, dans un grand nombre de mots sémitiques. Tels sont :  בֵּית־עַנְתָּה et tous les composés de *bēt* «maison»⁽¹⁾;  מִגְדָּל et plusieurs de ses composés⁽²⁾, etc.

3 :

Je propose pour cette lettre  hiératique; on a depuis longtemps remarqué que *k* égyptien représente souvent le  sémitique dans les transcriptions. En voici deux exemples :  מִגְדָּד Mégiddo,  מִגְדָּל Migdol⁽³⁾. Ajoutons le nom même de Byblos  בּוּבּוּל, 

Le  proposé par de Rougé et maintenu par Montet ne peut conduire au *g* phénicien sans mutilation, ce qui est une opération un peu dure. Pour le *k*

⁽¹⁾ GAUTHIER, *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*, I, p. 5 et seq., II, p. 8 et seq.

⁽²⁾ GAUTHIER, *l. l.*, I, p. 5 et seq.
⁽³⁾ BURKHARDT, *Die altkau. Fremdwörter und Eigennamen im Aeg.*, II, 28.

il suffit d'un léger redressement. Au reste, nous voyons le *g* sémitique s'incliner de nouveau avec Abiba'al et dans les inscriptions suivantes. On peut dès lors se demander si la forme giblite représente bien le type officiel et si elle n'est pas un cas exceptionnel.

4 7

Le *dalet* est le *d* hiératique. Le graffite du tombeau d'Ahiram ne laisse plus nul doute à ce sujet. Deux fois la lettre *d* présente la même forme, base plus longue que la hauteur et étendue vers la gauche, angle aigu à gauche, sommet légèrement arrondi. De plus, la seconde fois, le sommet à droite est tracé par une ligne brisée⁽¹⁾, ce qui veut dire que le calame aurait dessiné une courbe. Tous ces détails appartiennent au type officiel, sinon il eut été plus facile de graver un triangle avec trois lignes droites. Or, c'est l'essence même du *d* hiératique (pap. Prisse). Le scribe phénicien s'est contenté de raccourcir la base des deux côtés, ce à quoi l'obligeait le principe de la symétrie.

5 7

Cette lettre formait un des points les plus fermes du système de Rougé, elle est donc à retenir. Son et graphie sont identiques dans les deux langues. Le redressement phénicien est accidentel. On peut d'ailleurs en suivre les étapes à Byblos. Les trois traits latéraux sont généralement tirés obliquement. Le *hé* du graffite, en particulier, fournit une position intermédiaire entre le signe hiératique et la lettre phénicienne.

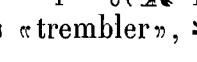
6 1

Comme l'a justement observé Dussaud, le *waw* giblite «est tout à fait surprenant. La tête est constituée par une demi-circonférence et la haste s'incurve vers la gauche»⁽²⁾. Notons, en outre, que trois fois au moins sur six elle s'incurve à partir de la tête, de sorte qu'elle n'a absolument rien de la ligne droite.

⁽¹⁾ R. DUSSAUD, *Les inscriptions phéniciennes du tombeau d'Ahiram, roi de Byblos* (*Syria*, V, 1924, p. 143). — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 150.

Comme prototype, de Rougé avait proposé  hiératique, Montet lui substitue la deuxième forme de . Le passage de l'une comme de l'autre de ces deux lettres au *waw* giblite est assez lointain.

Une correspondance graphique parfaite nous est fournie par la forme hiératique de la barque . Ce mot se lit *wy*, mais aussi *wy* et il est fort possible qu'au Nouvel Empire la prononciation fût réduite à *w* vocalisé *wa* ou bien *wi*. Ce ne serait donc pas une exception au principe fondamental de l'emprunt giblite. La lettre avait en outre l'avantage de se distinguer nettement de toutes les autres.

Pour l'équivalence phonétique,  semblerait à première vue préférable. Mais les faits établissent le contraire. Dans les transcriptions du Nouvel Empire, *w* sémitique n'est pas rendu par , mais par  qui dans ce cas a la valeur *w*⁽¹⁾. Exemples :  «trembler»,  «retourner»⁽²⁾.

Fidèles à leur principe, un seul son, un seul signe, les Phéniciens auraient choisi  qui avait sans doute la même valeur.

Le signe  représentait, semble-t-il, un son plus faible qui correspondait à une voyelle, comme dans          <img alt="Hierog

Rien à changer au système de Rougé. L'équivalence phonétique est parfaite. La graphie offre un assez grand écart. Mais le passage d'une forme à l'autre s'explique assez normalement. En somme, les scribes phéniciens ont transformé en lignes droites les courbes du signe hiératique et, pour la symétrie, les ont amenées à la hauteur des autres lettres. Ils obtenaient ainsi deux montants et trois barres transversales.

Le son *t* emphatique n'existe pas en égyptien. Aussi est-il peine perdue de chercher un prototype à cette lettre. Comme l'a fort bien observé Dussaud, elle fut formée de *taw*, déjà emprunté, entouré d'un cercle. Pourquoi le cercle et non pas un autre trait distinctif quelconque? D'après Dussaud, le cercle serait le 'ain. On peut aussi ajouter que le scribe phénicien plaça le *taw*, signe du phonème le plus voisin, dans un cercle afin de ne pas le déformer et pour lui garder son aspect propre.

Comme prototype de cette lettre, Montet propose  que j'avais trouvé aussi de mon côté. Il est indiscutable. L'équivalence phonétique est assurée par nombre d'exemples : tels  - copte **ΙΩΤ** « père »,  - copte **ΙΟΡ**, hébr. **רָא** « fleuve ».

Il est vrai, le sémitique initial est transcrit par   , mais les Phéniciens s'en tinrent à leur principe, un seul phonème, un seul signe.

Quant aux formes graphiques, hiératique et gibliite, elles sont si rapprochées qu'on peut les dire identiques. Le trait de retour au pied de la lettre est très court et passe à gauche en hiératique. A Byblos, la haste tend à s'incurver à gauche, ce qui s'explique par le mouvement de la main, qui, à la tête, a commencé à tracer une courbe. De là, par compensation, le petit trait de retour à droite pour servir, pour ainsi dire, de base à la lettre déséquilibrée. Il y a donc lieu de croire qu'à l'origine la haste était verticale comme en égyptien.

Pour cette lettre je crois pouvoir proposer la forme hiératique de 𐎁.

La parenté graphique est incontestable. Dans le *kaph* du sarcophage, les deux traits extérieurs se rencontrent et forment un angle régulièrement divisé par une barre médiane. Mais le graffite de la paroi a un *kaph* bien différent. Dans celui-ci les deux montants extérieurs se dressent, légèrement penchés en dehors, à chaque extrémité d'une ligne horizontale. C'est le 𐎁 égyptien. Et ici il ne peut être question d'invoquer la distraction ou la négligence. Plus longue à tracer puisqu'elle possède un trait de plus, cette forme est évidemment plus ancienne et présente, selon toute vraisemblance, le type le plus courant dans l'écriture phénicienne de ce temps. Le *kaph* de l'épitaphe aurait été simplifié pour la commodité du graveur.

Le *ka* hiératique nous offre aussi des variantes. Celui qui figure au tableau est emprunté au papyrus n° 1115 de Pétrograd (col. 114) qui contient le Roman du Naufragé (Moyen Empire)⁽¹⁾. La troisième barre à gauche est le signe de l'unité qui accompagnait le mot *ka*. Au pied, elle s'infléchit à droite rejoignant presque la première barre de la lettre. Les Phéniciens prirent les trois barres et leur donnèrent une base commune. Ils obtinrent ainsi un signe symétrique et nettement distinct de tous les autres. Les deux montants extrêmes se penchèrent peu à peu en dehors, ce qu'on constate aussi dans les papyrus hiératiques, en particulier dans Sinouhit. Ils finirent par se réunir en angle aigu.

L'équivalence phonétique est assurée par plusieurs exemples, tels : 𐎁  כבש ^א בָּקָר, בָּקָר בָּקָר כבש⁽²⁾.

Nulle difficulté pour cette lettre. La double équivalence est parfaite. Le signe hiératique porte généralement au dos un petit trait qui rappelle, sans doute, la queue du lion. Le scribe phénicien n'avait que faire de cet appendice. Syllabique à l'origine, le signe égyptien avait fini par devenir consonantique. Il est commun dans les transcriptions.

⁽¹⁾ Je dois la connaissance de cette forme intéressante à M. Golénischeff qui a eu l'amabi-

lité de m'envoyer un croquis de la lettre.

⁽²⁾ M. BURCHARDT, *l. l.*, I, 40.

13 ♀

Je propose  hiératique. Dans les papyrus, les barres sont très variables en longueur. Celles de Sinouhit mesurent, en moyenne, dix millimètres, elles se réduisent à cinq millimètres à Illahoun, à trois millimètres au papyrus de Boulaq. A Byblos, les plus longues ont six millimètres. Contrairement à son collègue égyptien, le scribe phénicien commence sa lettre à droite pour la terminer à gauche. Le détail est insignifiant, il y a toujours le même nombre de barres. Phonétiquement et graphiquement, l'identification est assurée. Le signe est employé pour *m* déjà dans Sinouhit (nom du prince          <img alt="Egyptian sign for m" data-bbox="1

On le voit, les deux lettres *m* et *n* qui dans la suite ne devaient plus différer que par un jambage, ont des origines tout à fait différentes.

15 D

Graphiquement ḥ hiératique est identique au *samek* de Byblos. Ce signe ne se trouve pas dans les transcriptions qui pour *s* emploient ⌂ ou ↔, par exemple : יְשָׁרָאֵל. Il sert principalement à écrire les mots ḥ ḥ et ḥ ḥ qui ont le même sens que ḥ *s*; «dos». Le signe ḥ est en effet une épine dorsale *s*. Les scribes gribolitaires ont donc pu le prendre pour la valeur *s* comme étant commode à tracer et remarquablement distinct de toutes les autres lettres. Ils l'auraient appelé *samek* «le poisson» à cause de sa ressemblance avec un squelette de poisson, objet qui leur était familier.

16 

Cette lettre est transcrise en égyptien par —, plus souvent par —, —. Ni l'un ni l'autre de ces deux signes ne semble pouvoir être ramené au cercle de Byblos. Une équivalence assez heureuse est fournie par le mot —, « écuelle, terrine » dont les diverses formes hiératiques au Moyen et Nouvel Empire se rapprochent toutes du cercle. Ce terme était cependant rare et on peut se demander s'il était connu des Gibliques. Ceux-ci ont donc pu former eux-mêmes le cercle, signe facile à tracer et qui par ailleurs n'existe pas dans l'alphabet.

17 ६

Le prototype de cette lettre n'est autre que  *pi* (*per*) hiératique qui signifie «maison». Le grec ancien a conservé le nom et une forme plus pure que le phénicien de Byblos. C'est une preuve que l'emprunt remonte à une haute antiquité. Dans le *phé* d'Ahiram la courbure est moins accentuée qu'en grec, elle existe cependant, en particulier, dans le verbe **לִבָּב**. Le premier jambage est à peine amorcé. En égyptien aussi il est toujours plus court et le coin correspondant tend à s'arrondir, ce qui est un acheminement vers la forme giblite.

Contre l'identification on pourrait objecter la présence d'un *r* dans le syllabique égyptien. Mais personne n'ignore que ce mot se prononce *pi* au Nouvel Empire et très probablement bien longtemps avant. En égyptien, *r* est inconsistant et tombe facilement à la fin des mots. Le fait est assez connu pour que nous soyons dispensé de le prouver. De l'emploi de ce signe pour *p* dans les transcriptions je ne connais pas d'exemple certain. Mais il peut logiquement se déduire de l'emploi des groupes  et  qui est bien établi⁽¹⁾. Ici encore les Giblites choisirent  pour avoir un seul signe.

18 ♀

Pour cette lettre de Rougé avait proposé le signe hiératique de . La plus parfaite équivalence phonétique est garantie par le nom de la ville de Tanis  et par plusieurs autres exemples.

En ce qui concerne la graphie, la lettre phénicienne comprend, outre la ligne brisée en « degrés » qui correspond à , une haste verticale qui lui sert d'appui. Celle-ci est manifestement la barre d'unité du mot égyptien  qui très probablement se prononçait alors *se* ou *sa* avec chute du *-* final, selon une règle générale bien connue. Le signe , très petit, devait nécessairement tomber dans l'écriture comme il était tombé déjà dans la prononciation. La position relative de  et de la barre est conforme aux usages des manuscrits hiératiques où celle-ci se place normalement, non en arrière, mais sous le corps ou sous la tête du reptile, parfois même en avant. C'est un cas analogue à celui du *kaph* où l'on peut voir la hauteur du trait vertical de l'unité.

19 ♀

C'est le signe proposé par de Rougé. Phonétiquement, il est parfait, et graphiquement il se laisse ramener au type phénicien (stèle de Mésa et suivants). Le caractère manque à Byblos, mais comparant le grec archaïque avec la stèle de Mésa, nous voyons que le corps de la lettre consistait en une tête plus ou moins arrondie et une haste verticale qui traversait ou non le cercle. Or, le signe hiératique fournit assez bien ces deux éléments. Le plus souvent

⁽¹⁾ BURCHARDT, *l.l.*, I, 16, 17.

il ne possède que la partie supérieure (l'essentiel du type hiéroglyphique), mais on y distingue deux coups de calame, dont l'un, celui de droite, tend à descendre, et descend parfois, en effet, assez bas (Sinouhit). Le scribe phénicien n'a eu qu'à supprimer le petit trait du pied, en retour à droite, qui était sans valeur et nuisait à la symétrie de la lettre.

20 ՚

Ici encore le prototype hiératique de ՚ avait été heureusement trouvé par de Rougé. Les Grecs nous avaient d'ailleurs conservé le nom égyptien *ro*.

L'équivalence phonétique est hors de doute. Pour la graphie, le tombeau d'Ahiram la rend également certaine. Les *resh* y possèdent les angles arrondis comme ceux de ՚ hiératique. Toute l'adaptation phénicienne a consisté à régulariser le sommet et à allonger le jambage oblique, ce qui était naturel et exigé par la symétrie.

Un petit texte hiératique trouvé à Beisan donne un *resh* qui est exactement celui de Byblos. Ce texte est attribué au règne d'Aménophis III, époque qui ne peut être bien éloignée de l'emprunt⁽¹⁾.

21 ՚

Un des points les plus fermes du tableau de Rougé.

22 ՚

De Rougé avait proposé le pilon ՚, mais la graphie hiératique est irréductible à la lettre phénicienne. Celle-ci, à Byblos, est une croix aux bras égaux. Une équivalence graphique excellente se trouve dans le signe hiératique de ՚, «terre». Il a suffi aux scribes phéniciens d'égaliser les deux barres, ce que demandait leur sens de la proportion et ce que devait amener aussi le mouvement naturel de la main.

Le signe est employé pour *t* dans la transcription de plusieurs mots sémitiques au commencement, au milieu et à la fin, tel ՚ * ՚ ՚ ՚. La valeur est donc assurée⁽²⁾.

⁽¹⁾ ALAN ROWE, *The Migdol of Beth-shan* 1094).

(*Illustrated London News*, 8 December 1928,

⁽²⁾ M. BURCHARDT, *l. l.*, I, 43; II, 55.

En résumé, l'équivalence phonétique existe pour toutes les lettres. Condition essentielle et fondamentale dans la thèse de l'emprunt, cette équivalence en constitue aussi un des arguments les plus solides.

Non moins ferme est l'aspect graphique du problème. A priori, entre le point de départ et l'inscription d'Ahiram il doit exister des modifications. Dans la période connue de son existence depuis les Phéniciens de Byblos jusqu'aux Grecs, aux Araméens, aux Arabes et, peut-on ajouter, jusqu'à nos jours, l'alphabet participe à la vie intellectuelle de l'homme et subit avec elle une évolution lente, continue et progressive. La courbe décrite passe par tant de spirales que sans le secours des chaînons intermédiaires, il nous serait impossible de rattacher les derniers anneaux au tronc primitif. Ce serait donc un contresens historique que de lui attribuer pour ses origines, et précisément pour les temps de son enfance et de sa formation une fixité qu'il ne garde pas dans son âge adulte.

D'ailleurs, cette évolution nous la prenons sur le fait à Byblos même. *Aleph*, *yod*, *kaph* y possèdent des formes si différentes qu'elles ne peuvent être le résultat d'une négligence du graveur. Elles accusent une certaine indécision parmi les scribes.

Le plus surprenant n'est donc pas de trouver quelques divergences entre l'alphabet giblite et les prototypes égyptiens, c'est d'y constater tant de ressemblances. Plusieurs lettres sont si rapprochées qu'on peut les appeler pratiquement identiques. Et c'est là certes un fait de quelque poids alors surtout que les deux termes de comparaison comportent d'un côté une cursive et de l'autre une inscription lapidaire. Quant aux autres, l'écart qui règne entre elles n'est pas plus grand qu'entre les types d'Ahiram et ceux des inscriptions postérieures. Incontestablement, les colonnes de Mésa et du grec archaïque contiennent des signes aussi éloignés, sinon plus, de leurs correspondants giblites que les plus divergents de ceux-ci par rapport aux prototypes hiératiques. On peut comparer, en particulier, *het* et *kaph* de Mésa et de Byblos, et à fortiori pour plusieurs lettres grecques.

Effectivement les modifications antérieures à AHIRAM aussi bien que les suivantes résultèrent d'un long usage bien plus que d'une intention déterminée des scribes visant à rectifier leur instrument. Il n'est pas invraisemblable qu'au début ils aient adopté purement et simplement les lettres égyptiennes

en changeant toutefois complètement la manière de les aligner et de les coordonner entre elles, comme nous verrons plus loin. Un emploi réitéré amena les altérations que nous avons constatées.

Mais le moyen, pour nous, de remonter à la source et de retrouver les prototypes? On a jugé sévèrement la méthode suivie par de Rougé consistant à choisir, entre plusieurs signes hiératiques de même valeur, celui qui est le plus rapproché de la lettre phénicienne correspondante. Dans ces conditions, quoi d'étonnant à une ressemblance? Manifestement, ce serait aussi notre cas.

Et pourtant, la méthode est saine et rigoureuse. Nous choisissons, — pour quelques lettres — non pour toutes — parce que les Phéniciens eux-mêmes choisirent. Ou bien on rejette entièrement l'idée de l'emprunt, de quelque côté qu'il provienne, ou bien il faut admettre ce choix. La première hypothèse a été écartée depuis longtemps. Les Phéniciens du Moyen et du Nouvel Empire connaissaient l'écriture égyptienne. Les fouilles de Byblos l'ont prouvé. Ils n'avaient donc pas à inventer ce qui existait sous leurs yeux.

Les Phéniciens choisirent, et ce fut là précisément leur mérite, car choisir c'était perfectionner. Ce mérite, toute l'antiquité le leur a reconnu et nous n'avons pas le droit de le leur contester. A quoi se réduirait leur œuvre, s'ils avaient pris purement à un autre peuple un alphabet tout prêt et au point, sans y apporter de retouche?

A notre tour, voulant retrouver la marche de leur élaboration, nous cherchons et nous choisissons. Or, on ne cherche pas ce qu'on ne connaît nullement par avance et dans le choix que nous faisons, les chances d'erreur ou de rencontre fortuite, sont tellement diminuées que pour l'ensemble elles se réduisent à néant. Car nous mettons comme condition préalable l'équivalence phonétique. Voilà donc par le fait même des centaines de concurrents éliminés. Et combien en reste-il? Il serait fastidieux de reprendre ici tout l'alphabet lettre par lettre.

Et alors même qu'il s'agirait de deux ou trois signes, une coïncidence gratuite ne se répète pas vingt fois dans une même matière.

Les quatre noms égyptiens *mu*, *nu*, *pi*, *ro*, que les Grecs nous ont transmis constituent aussi une preuve de quelque force.

La vérité est que les documents nous présentent les caractères phéniciens et égyptiens non en désordre mais rangés graphiquement par paires selon leur

équivalence phonétique et uniquement selon cette équivalence. Constatant ce fait et nous rappelant que tous les indices historiques et archéologiques convergent vers l'emprunt, nous nous croyons fondé à conclure que l'alignement dressé sur notre tableau n'aboutit pas à quelques rapprochements curieux ou à un trompe-l'œil, mais qu'il possède une valeur objective. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, je n'ai nullement la prétention de donner ici la solution intégrale du problème. Celui-ci se charge sans cesse de nouveaux éléments qui en augmentent la complexité. J'ai voulu seulement dans cette note attirer l'attention sur un aspect de la question qui, me semble-t-il, a quelque importance et ne peut être négligé.

III. — L'OEUVRE PHÉNICIENNE.

On peut l'affirmer sans crainte d'exagérer, l'œuvre des Phéniciens valait une invention. Une invention de toutes pièces, ils venaient trop tard pour la faire. D'autres peuples avant eux, les Babyloniens, les Égyptiens, avaient trouvé cette merveille, l'art de fixer la parole et la pensée sur la matière. Ces écritures, spécialement les hiéroglyphes, ils les avaient sous les yeux et quand ils en saisirent toute l'importance, ils n'eurent qu'à les imiter.

C'est précisément cette base déjà existante qui leur permit d'aller si loin et d'atteindre si haut. Une création totale n'aurait jamais obtenu ce degré de perfection. Les Égyptiens comme les Babyloniens débutèrent par la figuration des objets dont ils voulaient garder le souvenir. L'aurore de l'écriture conventionnelle, c'est la pictographie, et il fallut des siècles avant d'arriver à un système ordonné embrassant tout le domaine, pour ainsi dire infini, de la pensée humaine.

Une création totale aurait donné des lettres plus simples et moins compliquées. Prenons par exemple l'*aleph* phénicien. Peut-on imaginer une combinaison plus bizarre de traits? N'est-il pas évident que ce signe étrange en suppose un plus ancien dont il dérive et qui, lui, était plus naturel et représentait quelque chose, un objet de la vie journalière, un être vivant? Après coup on y a vu une tête de taureau. Mais franchement, si à l'origine on avait voulu figurer un taureau, n'y aurait-on pas mis un peu plus de ressemblance? On peut en dire autant, proportion gardée, de la plupart des autres lettres.

Tous ces signes sont le résidu d'une longue et lente évolution qui a son départ dans des hiéroglyphes⁽¹⁾. Et cette simplification ne peut être attribuée dans son intégrité aux Phéniciens. Elle avait été déjà opérée avant eux dans ses lignes essentielles. La même marche, on le sait, a été constatée pour les cunéiformes qui en cours de route, et pour des raisons différentes, ont si curieusement évolué et sont allés si loin de leurs prototypes.

Le rôle des Phéniciens consista à perfectionner l'œuvre de leurs devanciers. Libres de toute tradition et guidés par un but pratique, ils en firent un instrument de première valeur pour la communication lointaine et rapide de la parole.

Un double principe présida à leur élaboration : simplification et clarté⁽²⁾. En vertu du premier, ils écartèrent impitoyablement le grave inconvénient égyptien de multiplier les signes pour un seul et même phonème et de charger inutilement les mots de déterminatifs qui, le plus souvent, avaient perdu leur sens premier. *Un seul son, une seule lettre*, et ils arrivèrent ainsi à ce strict minimum d'où il n'était plus possible de retirer même un apex. Ils tombèrent même dans l'excès contraire en négligeant la distinction des voyelles. Les Grecs, hommes des proportions, trouvèrent la bonne mesure.

Le principe de clarté est encore plus admirable. Parmi les signes égyptiens, ils ne puisèrent pas au hasard et sans distinction. Lorsque pour le même son ils avaient le choix entre plusieurs caractères, ils veillèrent à adopter celui qui se différenciait le mieux des lettres déjà empruntées, alors même qu'il se présentait rarement sous le calame des scribes. Et, en effet, leur choix fut heureux, tous leurs signes se distinguent du premier coup d'œil. Les confusions, par exemple entre *dalet* et *resh*, vinrent seulement plus tard, par suite de déformations postérieures.

Dans le même but de clarté ils éliminèrent les ligatures, la superposition et toute sorte d'enchevêtrement. Gardant la direction ancienne, de droite à gauche, normale et naturelle, ils réservèrent à chaque lettre sa place dans toute la hauteur de la ligne. *L'une après l'autre*. Il en résulta une conséquence qui se révèle clairement à Byblos, la symétrie des lettres, même hauteur et,

⁽¹⁾ Remarque déjà faite par Gardiner dans *Journal of Egyptian Archaeology*, 1916, p. 1.

⁽²⁾ Rien n'empêche d'admettre que dans cette

élaboration les Phéniciens s'inspirèrent d'autres écritures qui auraient déjà possédé cette clarté et cette symétrie qu'ils mirent dans leur alphabet.

relativement, même largeur. On l'a noté depuis longtemps, cette symétrie n'est pas fortuite, elle est voulue et calculée. Or, elle suffit presque à elle seule à expliquer les modifications apportées aux prototypes égyptiens. Ceux-ci furent soumis à la mesure. Quelques-uns furent donc allongés pour atteindre la hauteur des lignes, d'autres au contraire raccourcis, avec préoccupation cependant de retenir toujours la forme primitive. Leurs successeurs n'eurent pas le même goût et ils infligèrent à plusieurs lettres des déformations qui rompirent l'alignement phénicien.

L'œuvre accomplie fut donc immense et aboutit à un système d'écriture totalement différent de l'original, système qui eut besoin de quelques retouches pour l'expression des langues européennes, mais qui était magnifiquement adapté au génie des langues sémitiques.

De cette belle et noble opération, les Phéniciens ne virent sans doute pas toute l'excellence ni les conséquences lointaines. L'histoire a montré que ce fut une des plus riches conquêtes de l'humanité.

Jérusalem.

ALEXIS MALLON S. J.

P. S. — J'avais déjà renvoyé les dernières épreuves de cette note quand ont été publiés trois nouveaux documents intéressant la question : une *Nouvelle inscription découverte à Byblos* par M. Dunand (*Syria*, XI, 1930, p. 1-10) en hiéroglyphes inconnus, une *Nouvelle inscription phénicienne archaïque* par le même (*Revue Biblique*, 1930, p. 321-331) également de Byblos, un *Ostracon de Beth Semeš en Palestine* par Elihu Grant (*Revue Biblique*, 1930, p. 401-402).

L'inscription énigmatique daterait du Moyen Empire. Tant qu'elle n'est pas déchiffrée, il serait prématuré d'y chercher les prototypes de l'alphabet phénicien. La constitution définitive de celui-ci peut évidemment avoir été influencée par cette écriture qui dans son alignement présente les mêmes caractères de clarté et de régularité.

L'inscription phénicienne se rattache à celle d'Ahiram et lui est de peu postérieure. On peut donc se demander si l'*alef à angle dépassant le trait vertical* et le *gimel penché* marquent vraiment une évolution ou s'ils ne sont pas primitifs. L'évolution ne se fait pas toujours en ligne droite. Le *taw* d'Elība'āl, au x^e siècle, revient à celui d'Ahiram.

Quant au graffite sur tesson de Beth Semeš, s'il était réellement du xvi^e siècle avant J.-C., il marquerait une priorité de trois siècles sur Ahiram et fournirait la confirmation de l'origine égyptienne au moins pour *alef*, la lettre la plus claire (répétée deux fois) de ce grimoire. Mais l'auteur de la découverte lui-même laisse planer un doute sur cette haute antiquité, et, en effet, la paléographie reporte plutôt ces signes qui semblent un exercice de scribe, à une époque assez postérieure à Ahiram.